



PARAMOUNT PICTURES PRÉSENTE UNE PRODUCTION ROBERT CHARTOFF-IRWIN WINKLER UN FILM DE KAREL REISZ

LE FLAMBEUR

(THE GAMBLER)



AVEC PAUL SORVINO LAUREN HUTTON ÉCRIT PAR JAMES TOBACK
PRODUIT PAR IRWIN WINKLER ET ROBERT CHARTOFF
RÉALISÉ PAR KAREL REISZ MUSIQUE JERRY FIELDING

« UN SOMMET D'ANTIHÉROÏSME SEVENTIES, MÉCHAMMENT MÉLANCOLIQUE »

Frédéric Foubert, Première, Janvier 2019

SYNOPSIS

Axel Freed, professeur de littérature, est prisonnier de sa passion pour le jeu. Après une nuit désastreuse, il perd 44 000 dollars qu'il doit rembourser au plus vite auprès des malfrats qu'il fréquente. Affolée, sa mère lui prête la moitié de sa dette qu'il s'empresse aussitôt de doubler lors d'une virée à Las Vegas, et de perdre, en cumulant des paris suicidaires...



LE POINT DE NON-RETOUR

Comme pour *La Force des ténèbres* et *Les Guerriers de l'enfer*, l'histoire commence alors que le personnage masculin principal a déjà franchi le point de non-retour. Toback et Reisz ne cherchent pas à décrire comment on devient joueur mais comment on survit quand on est joueur. Dès les premières séquences, James Caan perd quarante-quatre mille dollars qu'il doit rembourser très rapidement : « *Pour dix mille ils vous brisent les mains, pour vingt mille ils vous défigurent* », explique-t-il à sa mère. Reisz s'est toujours méfié des héros. Dans *Samedi soir, dimanche matin* il transformait le révolté un peu trop exemplaire du roman d'Alan Sillitoe en victime. Ici, il va beaucoup plus loin avec l'aide de Toback qu'aucune audace ne semble effrayer (il le prouvera dans *Fingers*) et qui signe là l'un des grands scénarios de la décennie, acéré, perçant, véritablement dérangeant. Il n'essaie pas de racheter, d'apprivoiser le personnage de Caan, dont l'entêtement suicidaire dépasse le stade de l'irresponsabilité pour devenir odieux, notamment quand il accompagne sa mère dans différentes banques où elle retire ses économies (un formidable moment de violence l'oppose à un James Woods déjà excellent en employé désinvolte). La dramaturgie récuse tout processus d'identification même dans l'histoire d'amour que Caan passe son temps à compromettre. La dernière scène, et la meilleure, qui l'oppose à Lauren Hutton, est aussi l'une des plus désagréables : il tente de la prendre de force. Comme elle reste de glace, il la jette contre le mur et sort. Tout se passe comme si le jeu avait tué toute sensibilité et le contraignait à rechercher des émotions de plus en plus fortes. Le dernier plan le montrera le visage lacéré, couvert de sang en train de se regarder dans une glace d'un hôtel minable, conclusion étonnante dans sa brutalité opaque, son émotion vertigineuse. (...) Il est évident que ce qui « l'accroche », c'est moins la fascination de l'échec que du danger, le goût de la compétition poussé à son point maximum. On peut voir dans *Le Flambeur* le digne pendant de *Né pour vaincre* de Passer, autre chronique de la drogue et du rêve américain, mais il nous paraît plus intéressant de comparer sa démarche, son hystérie froide et pourtant émotionnelle avec celle du *Grand chantage*, son énergie pessimiste avec celle de Boorman dans *Le Point de non-retour*. Au-delà des différences formelles, ces regards que posent sur l'Amérique trois metteurs en scène anglais se rejoignent, se complètent et se ressemblent : personnages murés dans leurs obsessions, leur solitude, errances dans ce désert d'âmes où nul rachat ne semble possible.

ENTRETIEN AVEC JAMES TOBACK



Comment travaillez-vous ensemble, Karel Reisz et vous ?

Nous parlions pendant deux semaines, huit heures par jour, et ensuite j'allais écrire pendant un mois. Puis nous recommencions à discuter. Et ainsi de suite. J'ai écrit quatre ou cinq versions avec lui. Il n'écrivait pas vraiment, mais il discutait chaque détail et à la fin ce fut autant son scénario écrit à travers moi que mon propre scénario. Et en fait le choix de l'acteur fut la dernière manifestation de la vision qu'il avait de l'histoire. Mon choix s'était porté sur Bobby De Niro qui était un vieil ami à moi et qui venait à mes cours au City College. Karel a préféré Jimmy Caan que j'aime beaucoup et qui

accomplit des choses remarquables dans le film, mais qui est un acteur totalement différent de De Niro. Cette décision, peut-être plus encore que les changements de scénario, font du *Flambeur* le film de Reisz.

Maintenant que nous avons vu *Fingers*, il est curieux de constater à quel point les deux films sont liés, ne serait-ce que par cette impulsion romantique constamment mise à distance par la lucidité.

C'est ce que Karel et moi avons en commun. Nous étions intéressés par les extrêmes du comportement humain, que ce soient les obsessions, les perversions, la volonté, le rêve. Et toujours présents dans la peinture de ces extrêmes, un commentaire critique, et le refus devant les expériences les plus irrationnelles de renoncer à l'exercice de la raison qui peut les moquer, les contrôler, les saper.

Il est rare qu'un intellectuel soit le héros d'un film américain.

Beaucoup de gens ne pouvaient pas croire qu'un tel personnage pût exister, qu'un professeur fût mêlé au milieu. Ceux qui ne connaissaient aucun des deux mondes pensaient que c'était un procédé purement littéraire. Mais certaines personnalités intéressantes que j'ai connues ont vécu simultanément ces deux types d'expériences. Je suis attiré par les êtres qui ont un conflit en eux-mêmes, qui accomplissent des actions apparemment incompatibles. Je ne sais pas à quel point cela est lié à la chimie de notre cerveau, à sa séparation en lobes, mais je sais que lorsque quelqu'un est prisonnier de cette dualité dans sa vie, et dans sa pensée, c'est à la fois dangereux et excitant, et c'est très difficile d'en revenir. Le danger, c'est évidemment de tomber dans la schizophrénie.

On retrouve dans *Le Flambeur* et dans *Fingers* les mêmes éléments : le héros auto-destructeur, la mère, l'ami noir, la Mafia, la maîtresse, etc..

(...) En tout cas, il y a toujours un modèle dans la vie pour chaque personnage que j'ai créé. Le scénario du *Flambeur* par exemple est nourri progressivement de mes expériences : dans la première version, l'enseignement n'était qu'un élément secondaire de sa vie. Tous les personnages intéressants appartenaient au monde du jeu. La mère, le grand-père furent développés en collaboration avec Karel Reisz. C'est lui - en m'entendant parler de mon grand-père - qui m'a poussé à l'introduire dans le film. Il y a une remarque que vous faites sur mes deux personnages et avec laquelle je ne suis pas d'accord, c'est quand vous parlez d'eux comme auto-destructeurs. L'idée c'est qu'Axel dans *Le Flambeur* (ou Jimmy dans *Fingers*) pousse son expérience jusqu'à une limite extrême, frôle le désastre et compte en réchapper. Arriver au plus près de l'anéantissement sans en être victime. Pour eux, vivre pour survivre manque de sel ; il faut s'imposer des risques. Il y a du danger à inventer ce type de personnage. La plupart des gens se préoccupent avant tout d'avoir de quoi manger et où dormir. Si vous créez des héros qui considèrent cela comme acquis, et dont la principale occupation est de se mettre dans une situation dangereuse, vous prenez le risque de rendre furieux tous les spectateurs dont le but est exactement à l'opposé. Je ne parle pas tellement des gens qui ne mangent pas à leur faim. Mais des petits-bourgeois qui sont heureux d'avoir un métier, d'être critique au *New York Times* ou garçon de café, qui prennent une assurance-vie, achètent une voiture ou un logement à crédit, pour qui tout est planifié. Ils se mettent en colère contre un personnage qui leur dit que leur vie manque de piment, d'ambition, d'intérêt. Certains qui mènent ce genre de vie régulière sont intéressés par ces films car c'est une façon pour eux d'avoir des expériences par procuration. D'autres ne le supportent pas.



« LES FILMS D'ACTION PEUVENT DEVENIR DES FABLES MORALES »

« *Le Flambeur* est très différent, dans la forme, de mes films précédents : mais dans le fond je suis fidèle à ce que j'ai toujours fait ; je me suis attaché à faire le portrait d'un personnage et d'un seul personnage. C'est un film de tension qui prend la forme d'un mélodrame. Je me suis surtout intéressé à créer une sorte de suspense en faisant connaître et découvrir progressivement le caractère du personnage. Les films d'action peuvent ainsi devenir des fables morales. J'ai toujours cherché à donner à mes films le style qui correspond à ce qu'expriment mes personnages. Ce flambeur est un violent qui se contient. D'où la forme mélodramatique de ce film qui fonctionne, à la fois comme un film d'action et comme l'étude d'un personnage précis : celle d'un joueur invétéré. »

Propos de Karel Reisz recueillis par Louis-Marie Barbarit, *Télérama*, mars 1975

LE **FLAMBEUR** (THE GAMBLER)

JAMES CAAN



1h51 - 1974 - Etats-Unis
DCP - couleur - mono

LISTE ARTISTIQUE

Axel Freed
James Caan
Billie
Lauren Hutton
Hips
Paul Sorvino
Naomi
Jacqueline Brookes
Carmine
Burt Young
A.R. Lowenthal
Morris Carnovsky

LISTE TECHNIQUE

Réalisation
Karel Reisz
Scénario
James Toback
Image
Victor J. Kemper
Décors
Philip Rosenberg
Musique
Jerry Fielding
d'après la *Symphonie N°1*
de **Gustav Mahler**
Montage
Roger Spottiswoode
Producteurs
Irwin Winkler
Robert Chartoff
Société de production
Paramount Pictures



AU CINÉMA LE 12 JUIN 2019